Introduction

Diego Venturino

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/2404>

DOI : [10.4000/histoire-education.2404](https://doi.org/10.4000/histoire-education.2404)

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 5-16

ISBN : 978-2-84788-360-2

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Diego Venturino, « Introduction », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 132 | 2011, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/2404> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.2404>

Introduction

Diego VENTURINO

« Malheur à toi, terre, dont le prince est un enfant, et dont les princes mangent dès le matin », lit-on dans l'*Écclesiaste* (X, 16). Le constat biblique, teinté de malédiction, n'était pas de nature à surprendre les Français du temps des premiers Bourbon, qui ne connaissaient que trop bien les malheurs engendrés par les minorités royales et par le vide politique qui s'ensuivait. De 1610 à 1723, trois fois de suite, la terre de France eut un enfant-roi. Pendant des années le pays fut ainsi suspendu aux nouvelles de la santé des jeunes Louis (XIII, XIV et XV), les yeux rivés sur les mystérieux jeux de pouvoir qui se tissaient autour d'eux, parfois déchiré par des conflits armés et, en tout cas, saisi d'inquiétude : pourvu qu'il survive, sera-t-il un bon roi ? Sa *race* royale et la certitude d'une élection divine le laissaient bien présager, mais l'essentiel restait de bien l'éduquer, de lui forger une âme à la fois fière et charitable, de faire qu'il abhorre le despotisme (qu'il « ne mange dès le matin »), et qui puisse se vouer entièrement au bien commun.

L'éducation du dauphin, stratégique dans toute monarchie et à toutes les époques, a fait l'objet d'une attention permanente des souverains français de l'époque moderne, ainsi que de leur entourage et des élites curiales. Les XVII^e et XVIII^e siècles sont traversés par des débats passionnants sur la question, les savants les plus éminents y ont contribué par la réflexion et, parfois, par la

pratique¹. Toutefois, les aléas de la mortalité princière ont produit une situation paradoxale : les dauphins bénéficiant de l'éducation la plus complète, complexe et réfléchie – Louis, le Grand dauphin (1661-1711) fils du roi Soleil, et son fils, le trop fameux duc de Bourgogne (1682-1712) – ne deviendront jamais rois, alors que les rois régnants ont tous été éduqués pendant leur minorité. Les projets pédagogiques de Montausier, de Bossuet, de Fénelon, ou de Louis XIV lui-même rédigeant ses *Mémoires*, pour ne citer qu'eux, ne s'incarneront jamais en action, en décision, en prise de risque, c'est-à-dire en réelle politique menée par un roi régnant. Ils trouveront plutôt une place de choix dans le panthéon des modèles idéaux d'éducation des princes, modèles qui vont inspirer la pédagogie et l'enseignement en général, mais pas nécessairement les précepteurs et les éducateurs des rois suivants. Aux XVII^e et au début du XVIII^e siècle, la sève des plus importantes théories pédagogiques et l'enseignement des plus remarquables pédagogues n'a nourri que des branches princières prématurément tombées, jamais celles destinées à devenir le tronc vivant de la monarchie. D'ailleurs, un des lieux communs de l'époque était que les rois régnants avaient été mal éduqués².

Louis XIII perd son père à huit ans et demi. Son éducation, que l'on connaît si bien grâce au *Journal* de son médecin Héroard, se poursuit au milieu des agitations de la régence de sa mère, qui l'humilie en l'écartant du pouvoir même

- 1 Au croisement de l'histoire de la pédagogie, de l'histoire des idées et de l'histoire politique, ces débats et ces pratiques ont attiré ces dernières décennies l'intérêt des historiens avec force résultats heureux : Roberta Blazarini *et al.* (dir.), *Segni d'infanzia. Crescere come re nel Seicento*, Milan, Franco Angeli, 1991 ; Monica Ferrari, *La paideia del sovrano*, Florence, La Nuova Italia, 1996 ; Paolo Carile (dir.), *La formazione del Principe in Europa dal Quattrocento al Seicento*, Rome, Aracne, 2004 ; une approche plus théorique dans Isabelle Flandrois, *L'institution du prince au début du XVII^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1992. Très utiles les contributions de Ran Halévi (dir.), *Le savoir du prince du Moyen Âge aux Lumières*, Paris, Fayard, 2002 ; Catherine Volpilhac-Augier, Gérard Luciani (dir.), *L'institution du prince au XVIII^e siècle*, Ferney-Voltaire, Centre international d'études du XVIII^e siècle, 2003, notamment l'introduction de Catherine Volpilhac-Augier (p. 1-11) ; Frédérique Lachaud, Lidwine Scordia (dir.), *Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières*, Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2007. Par ailleurs, deux synthèses ont fourni un regard d'ensemble à la fois sur la tradition française des pratiques éducatives princières (Pascale Mormiche, *Devenir prince. L'école du pouvoir en France XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, CNRS Éd., 2009) et sur la tradition européenne (Jean Meyer, *L'éducation des princes du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Perrin, 2004). Ces ouvrages contiennent de riches bibliographies auxquelles je renvoie.
- 2 Au XVIII^e siècle, le scénario se reproduit, au moins en partie : l'ainé de Louis XV ne gouvernera pas mais s'occupera, entre autres, de l'éducation de ses enfants (Bernard Hours, *La vertu et le secret, le dauphin, fils de Louis XV*, Paris, Champion, 2006) ; voir aussi Marcel Grandière, « L'éducation exemplaire de Louis Joseph Xavier, duc de Bourgogne (1751-1761) » in C. Volpilhac-Augier, G. Luciani (dir.), *L'institution du prince au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 153-168. Le seul roi Bourbon effectivement régnant à bénéficier d'une éducation complète sans connaître de régence fut Louis XVI, qui arrive sur le trône en 1774, ayant tout de même perdu son père à 14 ans.

après sa majorité, lui préférant son favori : Louis XIII affirme définitivement son autorité en ordonnant le meurtre de Concini, ce qui n'aurait sans doute pas été autorisé par les médiocres précepteurs qui se sont relayés auprès de lui³. La Mothe Le Vayer, Peréfixe ou même, indirectement, les histoires de Mezeray lues au roi par La Porte ont contribué à l'instruction de l'enfant-roi Louis XIV, et nombreux furent les ouvrages publiés pendant sa minorité pour en orienter l'éducation. Il n'en reste pas moins qu'on ne saurait nier que l'homme qui lui apprit, à proprement parler, l'art de gouverner fut Mazarin, son tuteur et son gouverneur à la fois, et ceci au cours de longues années et au milieu des contingences historiques les plus variées : des brimades de la foule à l'époque de la Fronde jusqu'au calme olympien du pouvoir absolu des années 1653-1661. Le Régent, Fleury ou Dubois avaient bien connu le duc de Bourgogne, n'ignoraient rien de l'empreinte fénélonienne de ses études, mais leur livre de chevet pédagogique ne fut pas le *Télémaque* ni leur modèle ce roi sage, vertueux et proche des élites nobiliaires dont avait rêvé le « petit troupeau » saint-simonien à propos de l'arrière-petit-fils de Louis XIV, mais un souverain capable d'affronter avec un réalisme bienfaisant les tâches de son métier.

En somme, de Louis XIII à Louis XV, les rois de France ne furent pas éduqués par un cercle de savants qui, porteurs d'une anthropologie princière cohérente, d'une vision claire des devoirs d'un prince et, surtout, disposant d'un certain temps, se destinaient à transformer un dauphin en roi exemplaire sous l'œil bienveillant d'un roi-père-maître ; ils furent éduqués par des ministres dans le désordre, le danger, les guerres civiles, les intrigues de cour, la haine du favori, la peur des foules, la solitude affective.

L'expérience éducative de Louis XV ne fut pas assise sur des réflexions et des modèles théoriques : son instruction se décida et se fit dans l'urgence et au milieu des incertitudes politiques et dynastiques qui caractérisèrent les dernières années du règne de Louis XIV et de la Régence. Or, dans l'urgence ne signifie nullement que l'éducation fut médiocre. Seulement, elle oscilla au gré des cabales curiales et des intérêts et des ambitions des hommes qui se trouvèrent tour à tour aux côtés du roi. Intérêts et ambitions souvent contradictoires, notamment par rapport à la définition même de bon gouvernement de la monarchie. Un an, deux ans, trois ans et le roi – devenu majeur – pourra choisir

3 Madeleine Foisil, *L'enfant Louis XIII. L'éducation d'un roi (1601-1617)*, Paris, Perrin, 1996, mais aussi les ouvrages cités dans la note 1. Très pertinemment, M. Foisil intitule le chapitre IV de son ouvrage : « L'éducation par l'épreuve : devenir roi (1610-1617) » (p. 163-232).

ses ministres et notamment le premier d'entre eux : il fallait bien prendre rang et ses éducateurs le savaient.

Aussi, le temps de l'éducation de Louis XV ne connut que peu d'ouvrages rappelant la tradition des *institutions du prince*, à supposer qu'on puisse inscrire à ce genre des *Maximes* de l'abbé Morvan de Bellegarde⁴ ou les cogitations d'un obscur lettré nommé Chansierges, qui en 1723 offrit au souverain un ouvrage intitulé *L'idée d'un roi parfait* : un miroir des princes d'inspiration fénelonienne, en plus mièvre si possible⁵. Dans les deux cas, il s'agit de textes d'autopromotion personnelle, dépourvus d'originalité, et rien n'indique qu'ils eurent la moindre influence sur l'entourage engagé dans l'éducation de Louis XV.

En somme, le roi bien-aimé ne fut pas éduqué en lui montrant le miroir d'un prince parfait à imiter (sauf, peut-être, du point de vue religieux avec saint Louis), mais en lui offrant des informations qu'on estimait nécessaires pour qu'il puisse gouverner la nouvelle complexité de son temps en connaissance de cause. On lui tendit moins un miroir qu'une boussole. Il est vrai que, au moins politiquement, le nord du Régent, celui de Fleury et celui de Dubois ne coïncidaient pas forcément.

I – Que sait-on de l'éducation de Louis XV?

Bien que fragmentaires, les renseignements sur les différentes phases de l'éducation et de l'instruction de Louis XV sont relativement nombreux et ont

4 *Maximes, avec des exemples tirez de l'histoire sainte et profane, ancienne et moderne, pour l'instruction du roy*, Paris, Giffart, 1718.

5 *L'idée d'un roi parfait dans laquelle on découvre la véritable grandeur avec les moyens de l'acquiescer*, Paris, G. Saugrain, 1723. Le 6 mars 1723, un contemporain commenta ainsi ce don au roi : « M. de Chausiergue (sic) de Montpellier a présenté au roi son livre de l'Idée d'un roi parfait ; mais comme il ne se soucie guère de plaire qu'à quatre ou cinq personnes de premier ordre, on est dispensé de louer ou de blâmer l'auteur » (*Les correspondants de la marquise de Balleroy, d'après les originaux inédits de la Bibliothèque Mazarine*, Paris, Hachette, 1883, t. II, p. 524). Quelques années auparavant, le même auteur avait offert au roi un autre ouvrage imité du *Télémaque*, *Les aventures de Néoptolème fils d'Achille. Ouvrage très-propre à former les mœurs d'un jeune prince*, Paris, C. Robustel, 1718 (pour une mise en contexte de ce genre de littérature, voir Robert Grandroute, *Le roman pédagogique de Fénelon à Rousseau*, Genève-Paris, Slatkine, 1985, vol. I, p. 195-226 ; sur Chansierges, voir aussi Annie Bruter, « Des *arcana imperii* à l'éducation du citoyen : le modèle de l'éducation historique au XVIII^e siècle » in C. Volpilhac-Augier, G. Luciani (dir.), *L'institution du prince au XVIII^e siècle*, op. cit. p. 25-34). Un autre texte pédagogique conçu pour Louis XV est présenté par Raïa Zaïmova, « L'adaptation française (1718) de l'épître du patriarche Photius dans l'éducation du jeune Louis XV », in C. Volpilhac-Augier, G. Luciani (dir.), *L'institution du prince au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 145-151 : bien que commandé par le précepteur Fleury, ce petit texte qui peut être assimilé à une institution du prince n'a probablement jamais été vu par Louis XV. En tout cas, la littérature conçue à l'intention de ce dernier ne trouve, et pour cause, qu'une place minime dans les débats passionnants dont le volume de C. Volpilhac-Augier et G. Luciani fait état.

fait l'objet de maintes synthèses. Celles-ci reproduisent en général le récit proposé par l'excellent P. E. Lemontey qui, le premier, se fonda sur des fonds d'archives fiables⁶. Un récit devenu canonique, bien que considérablement augmenté au fur et à mesure des nouveaux acquis de la recherche aux XIX^e, XX^e et XXI^e siècles⁷.

En 1717, à l'âge de sept ans, le roi quitte les femmes et sa gouvernante, Madame de Ventadour, et il est rendu aux hommes, c'est-à-dire à son gouverneur, le duc de Villeroy, et à son précepteur Fleury. Outre l'obligation de veiller sur le roi, le gouverneur était censé lui transmettre les règles du comportement qui sied à un souverain dans toutes les occasions de la vie royale, tout particulièrement à la Cour. Compagnon de jeu de Louis XIV, Villeroy voulait transmettre à l'arrière-petit-fils de son maître les valeurs et les idéaux de sa jeunesse, l'obligeant à suivre une étiquette sévère et rigide qui n'était plus dans l'air du temps ni au goût du jeune roi plutôt timide ; d'autre part, Villeroy entendait forger l'esprit du jeune souverain en lui inculquant un orgueil politique démesuré nourri d'une conception du pouvoir royal sans limites ni règles effectives. Montesquieu, parmi tant d'autres, stigmatisera la démarche de Villeroy⁸. Seulement, il est évident que l'emprise de Villeroy sur son auguste disciple fut des plus faibles et son éviction en 1722 marquera la disparition des derniers vestiges politiques louis-quatorziens dans l'entourage de Louis XV.

Au vu des pratiques pédagogiques adoptées, le Régent et Fleury, grands ordonnateurs de l'éducation et de l'instruction de Louis XV, partageaient un

6 Pierre-Edouard Lemontey, *Histoire de la Régence et de la minorité de Louis XV*, Paris, Paulin, 1832, vol. II, chapitre XIV. Très décevant du point de vue de l'éducation du prince, l'ouvrage de Barthélémy-François-Joseph Mouffle d'Angerville, *Vie privée de Louis XV*, Londres, John Peter Lyton, t. I, 1781.

7 Gaston Du Fresne de Beaucourt, « Le caractère de Louis XV », *Revue des questions historiques*, juillet 1867, p. 172-217 ; Henri Druon, *Histoire de l'éducation des princes dans la Maison des Bourbons de France*, Paris, P. Lethielleux, 1887, t. II, p. 193-268 ; Pierre Gaxotte, *Louis XV*, Paris, Fayard, 1933, chap. IV ; Michel Antoine, *Louis XV*, Paris, Fayard, 1989, p. II ; Jean Meyer, *Louis XV ou le scepticisme politique*, Paris, Socré, 2003, p. 22-33 ; P. Mormiche, *Devenir prince*, op. cit. ; John Rogister, « L'enfance de Louis XV : devoirs d'un prince » in Olivier Christin, Bernard Hours (dir.), *Enfance, assistance et religion*, Lyon, RESEA-LARHRA Lyon 2, 2006, p. 63-68. La dernière synthèse en date est sans doute la plus complète et riche : Bernard Hours, *Louis XV. Un portrait*, Toulouse, Privat, 2009, p. 139-197. Une contribution essentielle sur l'enseignement de l'histoire dans l'éducation de Louis XV dans l'essai de Chantal Grell, *L'éducation de l'enfant-roi* qui précède son édition de l'*Abrégé de l'histoire de France écrit pour le jeune Louis XV par le cardinal de Fleury*, [Montigny-le-Bretonneux], Archives départementales des Yvelines, 2004. D'un certain intérêt demeure le témoignage publié par les frères Goncourt sous le titre *Louis XV enfant* in *Œuvres complètes*, Paris, Slatkine, 1854-1934, t. 38, p. 13-49.

8 « Le Maréchal de Villeroy parlait toujours à son pupille de ses sujets, et jamais de ses peuples » (Montesquieu, *Pensées*, Paris, Laffont, 1991, n° 1167, p. 401). Le même revient sur l'éducation de Louis XV dans la pensée n° 299, p. 274-275.

ensemble d'idées sur la forme à donner à la glaise princière qu'ils se trouvaient à modeler. Las des discours creux sur la perfection du Grand Roi (qui avait laissé tout de même deux milliards de dettes) et sur celle de son petit-fils décédé, les deux mentors ne pensent qu'à apprendre au nouveau roi les savoirs indispensables pour mener une politique adéquate aux temps nouveaux : la paix, la bienfaisance, le bonheur des peuples, sans nuire cependant aux intérêts français et à la raison d'État. Une grandeur royale modeste est la marque de fabrique de cette éducation et en dit long sur le rôle de conseil que les deux hommes (bientôt trois avec l'arrivée de Dubois) voulaient jouer dans la France du roi adulte⁹.

Ainsi, le souverain devra éviter les écueils de l'autoritarisme belliqueux de Louis XIV et les chimères iréniques de son père et de son maître ; il choisira autant que possible la paix et la négociation, mais il ne craindra pas la guerre, aux arcanes de laquelle il sera instruit ; il sera bon chrétien et craindra Dieu, sur le modèle de saint Louis, mais il demeura très attaché à l'Église gallicane et à son clergé ; il sera aussi hostile aux jansénistes qu'à la piété douteuse à force d'être fénelonienne d'un duc de Bourgogne. Il mettra sa fierté de roi absolu à œuvrer pour le bonheur de ses peuples et à se soumettre à la loi ; il connaîtra l'administration du royaume, notamment financière, et il pourra par conséquent accepter les conseils d'un ministre, et notamment d'un premier ministre, sans craindre pour son autorité. Il recevra une instruction à la fois scientifique

9 Dans l'éloge que Fleury fait du Régent en 1717, on entrevoit toutefois des convictions arrêtées sur la nature de l'autorité bonne pour la France dans la situation de l'après Louis XIV pouvant inspirer l'éducation de Louis XV : « Qui l'eut pu croire, Messieurs, et qui l'eut osé espérer que la mort d'un prince si absolu et si respecté, fut suivie d'un calme aussi prompt que celui qui rassura la France dans le moment même de cette perte. Les lois du royaume et de la nature montrèrent d'abord celui à qui nous devons obéir, tout se soumit à lui avec joie, avec empressement. L'autorité du Régent prit la place de celle de Louis ; elle ne reçut de bornes que celles que Philippe voulut bien y mettre lui-même. S'il ne sécha pas entièrement nos larmes, du moins dissipa-t-il nos craintes. Aussi, réunit-il en lui les véritables principes de l'autorité, une affabilité et une douceur qui font qu'on aime à lui obéir, un cœur compatissant, qui voudrait, s'il était possible, qu'il n'y eut point de malheureux, fidèle dans ses amitiés, un désintéressement qui n'a point d'exemple, un esprit pénétrant et éclairé, sans humeur, sans fiel, une clémence supérieure aux injures [...] ». Toutes ces belles qualités « puisse-t-il les inspirer au jeune roi au nom duquel il gouverne, et lui apprendre pas son exemple que la valeur et les vertus guerrières qu'il possède dans le plus haut degré, ne doivent servir qu'à la sûreté publique, à défendre ses sujets, et que la clémence, l'humanité et la justice sont le plus beau et le plus solide soutien de la royauté!! Puisse-t-il faire oublier à la France tous les malheurs qui l'avaient si fort défigurée, la rétablir dans cet état florissant dont les longues guerres l'avaient dépouillée! Puisse-t-il enfin conduire notre jeune prince jusqu'à ce que l'âge ait achevé de développer les semences des inclinations royales qu'on admire déjà en lui, et remettre entre ses mains après une glorieuse régence, une autorité dont il aura fait un si noble usage! » (*Discours prononcé dans l'Académie française le mercredi vingt-troisième juin MDCCXVII. A la réception de Monsieur de Fleury, ancien évêque de Fréjus, précepteur du roy, Paris, Coignard, 1717, p. 12-14*).

et artistique pour qu'il puisse être à l'aise dans toute situation, *honnête homme* royal et, si possible, mécène et protecteur des beaux-arts.

Certains de ces souhaits avaient été déjà indiqués par l'équipe pédagogique du duc de Bourgogne, notamment le souci de connaître l'état réel du royaume, financier administratif et politique, qui aboutit à l'*État de France* de Boulainvilliers (publié toutefois en 1727) ; une certaine douceur dans les pratiques éducatives, notamment de la part de Fleury, en nette opposition avec les duretés de Villeroy, ressort aussi de l'exemple de la pédagogie de Fénelon. Il n'en reste pas moins que le Régent et Fleury ne font pas appel, à l'exception des fables de Fénelon composées pour le duc de Bourgogne et traduites par Louis XV en 1722, à aucun des textes et des matériaux éducatifs élaborés par les équipes précédentes : le respect montré par Fleury vis-à-vis de ses prédécesseurs lors de son discours de réception à l'Académie française est un exemple d'hypocrisie édifiante¹⁰.

En effet, l'équipe pédagogique voulue par Louis XIV et progressivement modifiée par le Régent, notamment avec l'entrée en jeu de Dubois en 1721-1722, élabore de nouveaux textes didactiques à l'intention du roi. À la différence des pratiques analogues de Bossuet et de Fénelon, qui ont donné lieu à des chefs-d'œuvre dans leur genre, au temps de Louis XV aucun de ces nouveaux supports pédagogiques n'est conçu pour être publié, aucun ne le fut à l'époque. Leur disparition dans les bibliothèques et les archives fut inévitable, car pour la plupart il s'agissait de textes dont le seul but avait été d'instruire de manière utilitaire le roi. Les précepteurs des dauphins à venir, le fils de Louis XV et Louis XVI, ne vont pas les utiliser, préférant revenir éventuellement à la tradition fénelonienne.

10 Fleury partageait avec Louis XIV l'hostilité vis-à-vis de Fénelon. Lorsqu'en 1717, le précepteur de Louis XV est reçu à l'Académie française, alors qu'il n'a rien écrit, il se met sous l'aile protectrice de ses prédécesseurs, mais personne n'est dupe : « En me voyant succéder aux Perefices, aux Bossuets et aux Fénelons, à ces hommes d'un si rare et d'un si sublime génie ; vous avez présumé que je devais aussi en avoir le mérite, mais j'ay grand sujet de craindre que vous ne reconnaissiez bientôt la distance infinie qu'il y a d'eux à moi. Si quelque chose peut me rassurer, c'est le désir ardent que j'ay d'imiter de si grands modèles, et de suivre autant qu'il me sera possible leur esprit » (*Discours prononcez dans l'Académie françoise, op. cit.*, p. 4). Dans une lettre à La Harpe du 4 septembre 1771, Voltaire se souvient d'un échange avec Fleury : ce dernier « ne pouvait souffrir qu'on aimât l'aimable Fénelon. J'eus l'imprudence de lui demander un jour s'il faisait lire au roi le *Télémaque* ; il rougit, il me répondit qu'il lui faisait lire de meilleures choses, et il ne me le pardonna jamais » (*Correspondance*, Oxford, Voltaire Foundation, 1975, t. 38, D17349).

Plus particulièrement, au fil des années 1717-1722, lors de leçons multiples et régulières, Louis XV fut instruit dans les domaines les plus divers¹¹. Outre l'apprentissage précoce de la lecture et de l'écriture du français, son précepteur lui donne les premiers éléments de latin¹². Surtout, celui-ci lui impartit une formation morale et religieuse centrée sur l'imitation du modèle traditionnel de saint Louis et sur l'enseignement de l'histoire de France. Le jeune roi montre également beaucoup d'intérêt pour la géographie ainsi que pour les sciences naturelles, l'astronomie, la médecine, la botanique, la chimie, etc. Les arts de la guerre sont enseignés à travers des mises en scène ludiques de batailles, où l'enfant était censé apprendre à commander. Enfin, la musique et la danse font partie intégrante de la formation du prince, les résultats étant cependant médiocres¹³.

Cet ensemble d'activités pédagogiques subit une nette réorientation au cours des années 1722-1723. La fin de la minorité prévue en mars 1723 pousse le Régent et Dubois, devenu premier ministre, à accélérer la formation politique du souverain à partir de la fin du mois d'août 1722. Pour ce faire, des cours réguliers sont organisés, Fleury présent, qui vont durer jusqu'au printemps 1723 et le début de la maladie qui emportera Dubois.

Louis XV n'a alors que 13 ans. Mais comment peut-on continuer à éduquer un roi majeur ? Le processus pédagogique, quel qu'il soit, ne saurait se passer d'un exercice d'autorité du maître sur l'élève : le roi devenu majeur, cela devenait inconcevable, l'éducation au sens propre du terme était terminée. Dans la réalité, elle continue mais sous une autre forme, celle impartie par le biais de l'exemple et de l'action par un conseiller librement (affectivement) choisi par le souverain, qui lui délègue l'essentiel du gouvernement. À ce jeu-là, la mort de Dubois puis, quelques mois après, du Régent, laisse le précepteur Fleury

11 Voir les ouvrages cités à la note 7 qui fournissent de nombreux détails sur l'instruction de Louis XV. On peut y ajouter Joël Cornette, « Le savoir des enfants du roi sous la monarchie absolue » in R. Halévi (dir.), *Le savoir du prince, op. cit.*, p. 111-146.

12 Une comparaison entre le niveau de l'enseignement du latin prodigué à Louis XV et celui des élèves de collège à la même époque est possible grâce au travail de Marie-Madeleine Compère, *Performances scolaires de collégiens sous l'Ancien Régime. Étude de six séries d'exercices latins rédigés au collège Louis-le-Grand vers 1720*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1992.

13 Benoît Dratwicki, « L'éducation musicale de Louis XV », *Tempus Perfectum*, n° 4, 2008, p. 3-13 : la formation musicale du petit roi est de qualité, mais il ne montrera jamais de goût particulier pour la musique et ne jouera pas d'instruments comme ses ancêtres Louis XIII et Louis XIV. Il dansera, par contre, en 1720 et 1721, mais l'expérience n'aura pas de suite. En revanche, il sera un mécène musical éclairé.

en tête à tête avec Louis XV. Les savoirs de l'État transmis à partir de 1724 à Louis XV demeurent opaques.

En 1726, Fleury esquisse un profil de ce qu'est devenu son disciple et ce qu'on pouvait en espérer, au moment où il reçoit sa barrette cardinalice et devient le principal ministre sans le titre :

« Un esprit d'ordre et de justice ; une conception à laquelle rien n'échappe ; un secret impénétrable ; une droiture de jugement ; un service doux et facile ; jamais d'impatience, ni d'humeur, jamais un mot, un seul mot de fâcheux contre personne ; un éloignement du luxe en tout genre : mais, ce qui est infiniment au-dessus de tout, un attachement inviolable à la religion et un respect pour nos saints mystères, qu'aucune distraction étrangère, ni les mauvais exemples ne peuvent interrompre. Voilà, Sire, ce qu'on admire déjà en votre majesté et qui fonde la juste espérance que vos sujets ont de vous voir un jour égaler nos plus grands rois »¹⁴.

Le roi majeur mais adolescent était prêt pour une longue période de minorité politique.

II – Les enjeux politiques d'une éducation princière

La palette des enseignements prodigués à Louis XV fut donc large et en grande partie étudiée. Un aspect, cependant, mérite d'être reconsidéré : les enjeux proprement politiques de son éducation. Cette approche permet une double entrée analytique : les conflits au sein des élites curiales, à un moment particulier mais décisif de l'histoire de la Régence, influent sur les orientations données à l'éducation d'un souverain en exercice ; symétriquement, ces conflits entre les différents membres de l'équipe pédagogique éclairent le sens des choix pédagogiques et des contenus qui ont été transmis au jeune roi. Trois aspects seront été abordés.

Tout d'abord, les hommes. Deux articles tentent d'éclairer ces parcours personnels qui précisent les rapports de force claniques au temps de la Régence. D'une part, l'analyse fine et complète des personnels engagés dans l'éducation du roi donne une carte des influences et des réseaux qui président aux différentes carrières et illustre les rapports de force à l'intérieur de la Cour et autour du Régent (P. Morniche) ; d'autre part, l'étude d'une carrière exceptionnelle, celle de Fleury, éclaire les modalités sociales qui expliquent

14 *Harangue faite au Roy, par S.E. monseigneur de Fleury. A Fontainebleau le Mardy 5 novembre 1726 après la cérémonie de la barrette, Paris, 1726, p. 3.*

sa désignation à la place de précepteur et, en même temps, les raisons qui poussent Louis XIV à faire ce choix et à hypothéquer le type d'éducation impartie au prince, Fleury étant l'antithèse politique et religieuse de Fénelon. Homme de la vieille Cour, Fleury parviendra à renier les principes politiques de l'absolutisme louis-quatorzien (sauf à propos du jansénisme) et à réussir à se passer de ses anciens protecteurs, désormais sans puissance ou morts, en ayant recours au même ressort qui commande toute ascension sociale dans les sociétés traditionnelles : l'établissement d'un lien de fidélité personnelle avec le nouveau souverain (P. Campbell).

Le deuxième aspect concerne les idées et les matériaux élaborés pour l'instruction du prince, dont plusieurs peu connus voire inconnus sont présentés ici pour la première fois. Tout au long de l'époque moderne, l'histoire a été une discipline essentielle de l'éducation princière, en tant que source de la légitimité dynastique et dépôt d'exemples moraux et politiques à imiter pour celui qui va être à son tour un créateur d'histoire¹⁵. Plusieurs textes furent conçus pour l'instruction historique de Louis XV : l'*Histoire de France* de son précepteur Fleury (C. Grell), mais aussi une longue histoire des relations internationales de la monarchie, fabriquée dans l'atelier du cardinal Dubois (D. Venturino). Et justement, outre le Régent et Fleury, le troisième homme dans l'histoire de l'éducation, notamment politique, de Louis XV fut l'ancien précepteur du duc d'Orléans, devenu premier ministre et qui va entretenir une relation très étroite avec le jeune prince pendant une année, en essayant de le former à l'idée que, dans une monarchie bien ordonnée, l'existence d'un premier ministre doit être prévue. Parmi les matériaux didactiques, se trouvent aussi des mémoires et des supports concernant l'histoire financière de la monarchie : si la question n'était pas absente dans la tradition de l'éducation princière, la place qu'elle prend dans celle de Louis XV est décisive, signe de l'importance que l'on donne désormais aux compétences royales en la matière (J. Félix).

Cette dernière intervention sur l'éducation financière comprend des références à celle qui fut donnée à George III d'Angleterre. Une telle démarche participe également du troisième aspect abordé : mettre en contexte l'éducation de Louis XV par rapport aux expériences suivantes. Alors qu'on a pu constater une grande pénurie d'ouvrages destinés à instituer les nouveaux princes au temps de Louis XV, ce genre de littérature revient avec force à partir des années 1740,

15 Chantal Grell, Werner Parravicini, Jürgen Voss (dir.), *Les princes et l'histoire du XIV^e au XVIII^e siècle*, Bonn, Bouvier, 1998.

au moment où il s'agit d'éduquer le dauphin, fils de Louis XV et, ensuite, les enfants et les petits-enfants de ce dernier. Éduquer le prince, qui avait été une affaire de Cour pendant la Régence, devient une affaire publique, voire nationale : de nouveaux modèles de roi au service de la nation voient le jour, élaborés par ceux qui vont concrètement assumer des charges de précepteurs, mais aussi par des savants proches de la monarchie, comme Moreau ou Proyard, qui élaborent des miroirs des princes d'un genre nouveau, dans lesquels la nation aurait dû désormais se mirer et se reconnaître aussi (B. Hours). Entre la vision rhétorique et moralisante du temps de Fénelon et du duc de Bourgogne et les traités rédigés au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle afin de résorber le hiatus croissant entre royauté et nation, se situent en creux les caractères originaux de l'expérience pédagogique vécue par Louis XV.

En 1710, lorsque le petit Louis aussitôt nommé duc d'Anjou vint au monde, il avait devant lui dans l'ordre successoral, outre le roi, le Grand-dauphin son grand-père, le duc de Bourgogne son père et un frère aîné. Les Gazettes donnèrent distraitement la nouvelle de sa naissance, la Cour se réjouit, mais d'autres soucis attiraient l'attention, à commencer par la guerre. Et puis, cette pléthore de princes du sang n'était pas faite pour rassurer forcément les esprits. Le nouveau venu poussait un peu plus loin du trône son oncle Philippe V d'Espagne, son deuxième oncle duc de Berry, le duc d'Orléans, le duc de Bourbon. Si la pénurie d'héritiers incontestés pouvait asphyxier le système monarchique, un excès de princes du sang désœuvrés, et trop loin du trône, pouvait également devenir dangereux¹⁶.

En tout cas, les chances d'accéder au trône pour le petit Anjou étaient minces ; tout laissait penser qu'il ne serait jamais sorti du coin d'ombre de ses aînés. L'hécatombe de ses parents, qui meurent les uns après les autres en quelques mois, le transforme en dauphin : en 1712, l'enfant Louis n'est précédé que de Louis XIV âgé de 74 ans¹⁷. Paraphrasant Malraux, on peut dire que la mort tragique des siens avait transformé sa vie en destin.

16 Menue trace des certitudes triomphantes des années précédentes, la publication en 1713 de deux histoires des dauphins de France, préparées de toute évidence au cours des années précédentes : Anthelme abbé de Tricaud, *Histoires des dauphins françois*, Paris, P. Prault, 1713 ; Jacques Lequien de La Neuville, *Histoire des dauphins et des dauphines de France*, Paris, Huet, 1713 (réédité en 1760). Ces deux compilations ne furent de nul usage pour l'éducation d'un enfant devenu roi si tôt.

17 Olivier Chaline, *L'année des quatre dauphins*, Paris, Flammarion, 2009.

Une partie de ce destin fut son éducation particulière, qu'il n'aurait jamais eue telle qu'il l'a eue s'il était resté un lointain prétendant au trône.

Le temps manqua pour y réfléchir avec calme, et en tout cas Louis XIV ne choisit pour cette tâche ni hommes de réflexions ni hommes d'expérience : le Régent, Villeroy et surtout Fleury n'avaient jamais écrit une ligne significative sur quoi que ce soit, et encore moins sur des questions d'ordre pédagogique.

Ainsi, il nous a semblé indispensable d'inscrire pleinement l'éducation de Louis XV dans son contexte politique immédiat. Relier les conflits politiques curiaux et l'éducation princière n'est pas une nouveauté. Toutefois, le cas de Louis XV montre de manière exemplaire que ces enjeux ne sont pas un aspect accidentel de l'éducation du prince, surtout lorsqu'il est un enfant-roi, mais une condition essentielle pour en comprendre le sens. La guerre n'est pas seule à pouvoir être définie comme la continuation de la politique par d'autres moyens : l'éducation du prince aussi.

Diego VENTURINO

Université de Lorraine,

Centre régional universitaire lorrain d'histoire, EA 3945

diego.venturino@club-internet.fr